

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 15

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183240>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Chez vous aussi, l'erreur du juge
Se greffe-t-elle sur la loi ;
Est-ce qu'il prononce, ou préjuge ;
Quand il le fait, sait-il pourquoi ?

Avez-vous des journaux sincères,
Des patriotes convaincus ;
Dans vos luttes parlementaires
Le tort est-il bien aux vaincus ?

Vos budgets, d'un sage équilibre,
Offrent-ils quelque rudiment,
Et dans vos conseils, est-on libre
De proclamer son sentiment ?

Vos tribuns vous font-ils la scie,
Et les voit-on, sur vos tréteaux,
Déchirer la démocratie
Pour en rapiécer leurs manteaux ?...

Vos dévots sont-ils charitables,
Vos philosophes, conséquents,
Vos gens respectés, respectables,
Vos prédicateurs, éloquents ?

Avez-vous horreur du mensonge,
Vénérez-vous la vérité ?
Voyez-vous, autre part qu'en songe,
Fleurir le bonheur mérité ?

Saurait-on, sur quelque planète
Être vertueux sans aigreur,
Sans charlatanisme, prophète,
Croyant et simple, sans erreur ?

Est-il quelque étoile lointaine
Où l'héritier ait l'âme en deuil,
Où le pauvre n'ait pas de haine,
Où le riche soit sans orgueil ?

Y trouve-t-on des imbéciles
S'affublant d'un récent blason,
Des tuteurs plumant leurs pupilles,
Des caissiers volant leur maison ?

Vous courbez-vous devant le vice
Quand il est encadré d'argent,
Et pour vous moquer de Jocrisse,
Vous faut-il qu'il soit indigent ?

Savez-vous aimer sans parjure,
Souffrir sans viser à l'effet,
Et, si vous ressentez l'injure,
Pardoner, au moins, un bienfait ?

Connaissez-vous un seul ménage
Qui soit blindé contre l'ennui ;
Madame reste-t-elle sage,
Et Monsieur reste-t-il chez lui ?

Avez-vous pour celui qui chante,
Autre chose que du mépris,
Votre prose est-elle attachante,
Et vos livres sans parti pris ?

Voit-on là-haut, dans vos soirées,
Des crétins en rond se mouvoir,
En étreignant des allurées,
Dont la chair, à nu, se fait voir ?

Ignore-t-on dans vos parages
L'air suffisant de nos crevés,
Et de vos belles, les visages
Sont-ils de plâtre, ou d'eau, lavés ?

Savez-vous causer sans médire,
Sourire sans méchanceté,
Avoir du guignon sans maudire,
De la chance sans vanité,

Manger sans vous rendre malades,
Boire sans excès révoltants,
Ou soupirer sans être fades,
Plaisanter sans être irritants ?

Si votre monde se partage
Entre les sots et les fripons,
Du moins vos femmes, je le gage,
N'ont pas des nôtres les jupons...

Vous ne forcez pas la nature
Par des postiches monstrueux ;
Corset, crinoline et tournure
N'ont jamais offensé vos yeux ?

Le phénix irait-il s'abattre
Chez vous, pour rajeunir son sang ?
Cultivez-vous le trèfle à quatre
Pour en nourrir le merle blanc ?

Ah ! du moins, laissez-moi le croire !
Si jamais nous vous visitons,
Qu'on perde jusqu'à la mémoire
Du globe que nous habitons...

O vous qui vivez dans les astres,
Sans en savoir bien long sur vous,
Je parie au moins mille piastres
Qu'il y fait plus beau que chez nous !

Yverdon, 4 avril 1875.

A. D.

Lausanne, 5 avril 1875.

Monsieur le Rédacteur,

Je détache d'un journal les réflexions suivantes de *Victor Hugo*, que je vous engage à reproduire. Ces quelques lignes, à mon avis, en disent plus en substance que les vaines discussions religieuses dont on nous accable et que toutes les conférences du père Hyacinthe.

Agréer, etc.

F. C.

« L'enseignement religieux est, selon moi, plus nécessaire aujourd'hui qu'il n'a jamais été. Plus l'homme grandit, plus il doit croire. Il y a un malheur dans notre temps, je dirai presque il n'y a qu'un malheur : c'est une certaine tendance à tout mettre dans cette vie !

En donnant à l'homme pour fin et pour but la vie terrestre, la vie matérielle, on augmente toutes les misères par la négation qui est au bout. On ajoute à l'accablement des malheureux le poids insupportable du néant, et de ce qui n'est que la souffrance, c'est-à-dire une loi de Dieu, on fait le désespoir. De là de profondes convulsions sociales.

Certes, je désire améliorer dans cette vie le sort de ceux qui souffrent, mais je n'oublie pas que la première des améliorations, c'est de leur donner l'espérance. Combien s'amoindrissent de misères, bornées, limitées, finies après tout, quand il s'y mêle une espérance infinie ?

Notre devoir à tous, c'est sans doute de chercher à diminuer la misère, mais c'est aussi de faire lever toutes les têtes vers le ciel ; c'est de diriger toutes les âmes, c'est de faire tourner toutes les attentes vers une vie ultérieure où justice sera faite et où justice sera rendue.

Disons-le bien haut : personne n'aura injustement ni inutilement souffert. La loi du monde moral, c'est l'équité. Dieu se retrouve à la fin de tout. Ne l'oublions pas et enseignons-le à tous ; il n'y aurait aucune dignité à croire, et cela n'en vaudrait pas la peine, si nous devions mourir tout entiers.

Ce qui allège la souffrance, ce qui sanctifie le travail, ce qui fait l'homme bon, fort, sage, patient, bienveillant, juste, à la fois humble et grand, digne de l'intelligence, digne de la liberté, c'est d'avoir devant soi la perpétuelle vision d'un monde meilleur, rayonnant à travers les ténèbres de cette vie.

Quant à moi, j'y crois profondément, à ce monde meilleur, et je le déclare ici, c'est la suprême certitude de ma raison, comme c'est la suprême joie de mon âme.

Je veux donc sincèrement, je dis plus, je veux ardemment l'enseignement religieux. »

« Les Allemands, dit le *Petit journal pour rire*, nous cassent les oreilles en faisant l'éloge de leurs vins. Ah ! les vins d'Allemagne, quelle scie antipatriotique !

Alfred de Musset, dans de jolis vers, légèrement moqueurs, avait une fois parlé du petit vin blanc du Rhin. S'il n'y avait que le vin blanc du Rhin, ça pourrait peut-être encore passer. Mais il y en a trois autres, hélas ! Souffrez que nous vous disions un mot de chacun d'eux.

Il existe donc en Allemagne trois espèces de vins.

1° Le vin des Trois-Frères.

2° Le vin du Bas.

3° Le Tournant.

Le vin des Trois-Frères est ainsi nommé, parce que deux frères vous tiennent pendant que le troisième vous fait boire de force.

Le vin du Bas a reçu cette dénomination, parce qu'on le faisait couler dans un bas percé. Il est si aigre que le bas se retire, se crispe convulsivement, et se trouve raccommodé.

Le vin Tournant est encore au-dessus des autres. Quand on l'a bu, on doit tourner pendant une heure au moins, sans cela il ferait un trou au ventre ou ailleurs, et on en mourrait.

Allemands, gardez vos vins pour vous ; nous ne les envions pas. Mais nous avons appris, grâce à vous, à aimer de plus en plus les nôtres. »

Poésie vaudoise.

La terre boit avec amour
L'eau que lui verse le nuage ;
L'arbre boit la terre ; à son tour,
Il en nourrit son vert feuillage ;
Le soleil boit aussi les mers,
La mer boit les fleuves divers ;
La lune suit cette loi sage ;
Elle boit sa part des rayons
De l'astre qui chauffe la terre.
Puisque tout boit, chers compagnons,
Je veux boire et boire à plein verre.

La messagère dè... ne sé io demandavè dâi ci-gâlè dei na boutiqua dè Cessonay.

— Dâi grandson, que m'a de Monsu.

— Dâi fò au dâi lerdzî, qu'on lai demandè.

— Ma fâi, ne sé pas, mè que ne fommo pas. Mâ baillî pire dâi lerdzî, baque ! ié prau tzerdzî po stu iâdzo.

Un tout petit capitaine, de Lausanne, apostrophe un soldat démesurément long, aux épaules voûtées et dont la tête surplombe :

— Voyons ! le numéro 1 là, qu'on se redresse ! les épaules effacées et la tête haute !

— Adieu, mon capitaine, dit le soldat en se redressant, de ma vie je ne vous reverrai.

Le projet d'un tunnel sous-marin reliant la France et l'Angleterre, caressé depuis longtemps, et pour lequel de nombreux plans ont été présentés, va bientôt recevoir un commencement d'exécution : les 20 millions de francs auxquels on suppose l'établissement d'une galerie provisoire de 2 mètres 10 cent. de diamètre, sont trouvés ; la convention diplomatique entre les deux pays a été ratifiée et les modifications apportées par M. Austin approuvées. Quatre ans de travail suffiraient à deux machines perforatrices allant à la rencontre l'une de l'autre et fonctionnant rapidement dans un banc de craie ; et l'œuvre achevée, le trajet de Paris à Londres s'accomplirait en huit heures. Le devis des dépenses totales s'élève à 625 millions. Les mesures seront prises pour permettre, à un moment donné, en cas de guerre, par exemple, d'inonder la totalité du tunnel.

On commis-voyageu arravâ à Maudon pè la poûsta volliavè baillî sè marmottè à on compagnon qu'ètâi perquie, po lè lai portâ ne sé iò. Mâ dè sein lo pas que noutron Dzâquè vânt lè z'allâ preindre, et lo monsu lè baillè à on outro compagnon. Ciquie revint tot dzoïau : lo monsu l'avâi bin paï.

— Baugro dè fou, que dit à son camerâdo, porquie n'a-t-ou pas volliu lè portâ ? M'a baillî trâi francs.

— Lè portâ, lè portâ, diabe lo pas ! ie môsant cliaiu bité.